

Emmanuelle Lambert

LA TÊTE HAUTE

Roman



Illustration de couverture : © Aude Samama
Mise en pages : Mélanie Dufour

© Les Impressions Nouvelles - 2013
www.lesimpressionsnouvelles.com

Emmanuelle Lambert

LA TÊTE HAUTE

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

À ma mère

On oublie le visage, et l'on oublie la voix

Léo Ferré, *Avec le temps*

Ça commence par une date. Ici, le 7 juillet 1932, un jeudi. De loin, floue dans la brume de chaleur, la silhouette semble légère, en jupe blanche et en hésitation. À peine posée sur son bout de trottoir, elle regarde longuement les deux chiffres. Tracés d'une main hâtive, désormais presque effacés du pan de mur ocre, ils figurent ce que l'employé de mairie lui a crayonné sur un papier qu'elle déplie, froissé d'avoir si longtemps reposé dans sa main qui tient la poignée de la valise. Elle vérifie les deux chiffres, encore, lentement, elle ne sait pas lire, cela lui coûte en précision, et un moment encore elle demeure immobile, devant l'immeuble du 43, rue des Bons enfants, un moment, elle demeure immobile à Marseille, saisie dans l'instant de la ville dont elle a répété le nom les nuits où elle rêvait sa fuite, le proférant tout bas comme on se donne du courage. La promesse ensoleillée du nom la proté-

geait de la nuit alentour, l'enveloppant de chaleur et (sait-on pourquoi, on ne le saura pas) de miel. Oui, de miel.

Une eau marron sale coule le long du mur. Elle inspire, pousse la porte, un chat se rue sur le trottoir ou ce qui en tient lieu – de chat comme de trottoir. L'animal est tout pelé, elle ne l'oubliera jamais, à l'endroit d'une des pelades il y a du sang et la peau d'une patte arrière est entaillée, on lui voit l'os, elle pense « pauvre bête » mais déjà il s'enfuit et échappe à sa tendresse.

Méthodique, elle frappe à chaque porte, demande si Philippe habite ici. La porte gauche du troisième étage est le seuil de sa nouvelle vie. La femme qui lui ouvre s'attarde à la regarder. Elle est sans âge, elle s'appelle Berthe. Sa taille est épaisse, plus tard on saura qu'elle attend un petit, elle l'ignore en cet instant, le bébé, un garçon, naîtra déjà mort, et cela lui causera une grande tristesse avec laquelle elle vivra, puis mourra.

Le soleil de Marseille, le soleil d'Alger, elle se dit, Kif kif. Elle a raison, la lumière est la même, seules les odeurs diffèrent. L'absence des odeurs de son enfance est pour l'instant, plus que l'arrivée dans une ville inconnue, la vraie nouveauté de sa jeune vie.

La femme aux yeux gris articule : « Qui le demande ? »

Elle serre un peu plus fort sa valise de la main droite, de la gauche elle lisse la jupe blanche, puis elle se racle la gorge et dit, en prononçant chaque syllabe avec soin, « Je suis Joséphine ».

– Connais pas.

– Sa petite sœur. D'Alger.

– Joséphine ?

– Je crois que quand j'étais petite il m'appelait Betty.

– Betty ?

Le regard de la femme s'anime.

– Betty ? La petite ? Mais qu'est-ce que tu fais là ?

Betty a les larmes aux yeux.

– Je suis partie.

– Mais comment tu nous as trouvés ?

– J'ai demandé à la Mairie, ils m'ont expliqué comment venir. Je suis désolée de vous déranger, Madame...

– Allons pas de Madame, allons. Moi c'est Berthe. La femme de ton frère. Pas très grasse, la petite, hein. Viens que je te prépare un frichti.

Après avoir mangé un peu du frichti de sa belle-sœur, elle est descendue acheter du pain pendant qu'on lui arrangeait un coin dans la chambre qui

aurait dû être celle du bébé finalement mort-né. Au moment de refermer la porte de l'immeuble derrière elle, elle l'a vu. Il était là, posé au pied du mur, en bas de la rigole marron sale qui par contraste lui donnait un air racé. Il l'attendait. Betty lui dit, « Pauvre bête, mais qu'est-ce que tu fais là ? » et le chat se frotte contre ses tibias en ronronnant. Elle le laisse faire malgré le dégoût que lui inspirent ses pelades, mais la bonté de son âme, sa gentillesse simple d'enfant s'étend déjà, à l'époque, à tous les êtres vivants, penchant transmis plus tard à sa fille aînée qu'ailleurs on aurait sans doute divinisée car, dotée d'une piscine dans sa belle maison du sud, elle passerait une part conséquente de sa vie à y sauver abeilles, guêpes et même mouches d'une noyade certaine, membres d'une ménagerie personnelle ayant peu à peu pris le pouvoir dans un logis où l'on laissait vivre les souris comme les araignées.

Jamais elle n'a oublié ce chat. Il avait fini par la suivre tous les jours, le matin, pour prendre l'autobus qui la portait à l'usine, et le soir jusqu'au premier étage de l'immeuble, il ne le dépassait plus depuis que le voisin du deuxième lui avait donné un coup de pelle suite à une sombre histoire de viol de sa petite chatte Milly. Le matin elle le caressait